

# LE CATHOLICISME PEUT-IL SURVIVRE AU XXI<sup>E</sup> SIÈCLE ?

LES RELIGIONS NE MEURENT JAMAIS VRAIMENT 616

Depuis les années 1960, le catholicisme recule en Europe occidentale. Poussant l'Église dans ses retranchements, il pourrait aussi connaître un sursaut

**D**epuis 2018, la succession de nouvelles révélations concernant les violences sexuelles sur des mineurs porte un coup rude à l'édifice déjà bien affaibli du catholicisme, en France comme dans toute l'aire occidentale. Commissions d'enquête, livres, documentaires nourrissent la thèse du caractère systémique de cette réalité si longtemps cachée.

Cette accusation qui fait de l'Église une matrice pour ces crimes se greffe sur le diagnostic maintenant bien établi d'un déclin qui se manifeste, depuis les années 1960, par la chute de la pratique, des baptêmes, des vocations, et finalement d'une désaffiliation religieuse qui touche près de la moitié de la population. Le catholicisme est-il chez nous en voie d'extinction ?

« Depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, il y a des annonces de mort imminente, tempère l'historien Guillaume Cuchet, qui a décrit cet affaissement dans *Comment notre monde a cessé d'être chrétien* (Seuil, 2018). Je ne crois pas du tout à la thèse d'une crise terminale. Mais il y a quand même un mouvement. Il n'est pas linéaire dans le temps, pas homogène dans l'espace et dans la société, mais c'est une tendance lourde de longue durée. Et ce décrochage spectaculaire s'est amplifié dans les années 2000, franchissant une nouvelle étape. Il y a encore un monde catholique actif. Mais le déclin touche fortement les deuxième et troisième cercles. »

Auteur, avec Jean-Paul Willaime, d'une somme intitulée *La Religion dans la France contemporaine* (Armand Colin, 2021, 320 pages, 29 euros), l'historien et sociologue Philippe Portier attire l'attention sur le risque de distorsion : « Nous raisonnons à partir de l'image que le catholicisme se donne de lui-même au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque la réforme tridentine [issue du concile de Trente, clôt en 1563] est enfin parvenue à discipliner la population, avec un catholicisme rassemblé autour de sa hiérarchie. Son histoire est bien plus problématique qu'on veut bien le dire. On la résume souvent comme un parcours linéaire, alors que celui-ci a été heurté, difficile. D'ailleurs, le catholicisme a vécu dans l'idée que, depuis la Renaissance, plus rien ne va. »

## LA QUESTION DES CRUCIFIX

Le débat fait rage chez les catholiques pour savoir à quoi attribuer le déclin des dernières décennies. « Deux récits s'affrontent, résume le sociologue Yann Raison du Cleuziou. Pour les uns, il résulte d'un appariement incomplet et raté avec la modernité. A partir de l'encyclique *Humanae vitae* [texte de Paul VI qui, en 1968, prend position contre la contraception], l'Église aurait décroché de l'horizon de l'émancipation et, de ce fait, perdu sa pertinence sociale. Pour les autres, l'Église décline parce qu'elle a perdu sa substance surnaturelle en raison de sa sécularisation interne. On aurait fait fausse route à l'époque du concile Vatican II. Ces deux interprétations activent une forte conflictualité intra-ecclésiale. La fin est une peur et on se renvoie la responsabilité, chacun se prévaut d'une mémoire : les uns de la nostalgie d'une articulation entre espérance sociale et religieuse, les autres de la nostalgie d'une religion populaire perdue. »

A-t-on pris la mesure de l'impact social de ce recul massif et rapide ? De l'avis des chercheurs, c'est encore largement un point aveugle. « L'accroissement des "non-affiliés" est un fait nouveau et majeur, souligne Guillaume Cuchet. Ils deviennent majoritaires dans la jeunesse. Cela introduit une inconnue dans notre histoire. » « Ce qui est frappant, souligne Yann Raison du Cleuziou, c'est que cette évolution majeure est rendue invisible et indolore parce que ce détachement a pour cause une indifférence à l'égard de l'ancienne religion. Ceux qui s'éloignent ignorent même qu'ils en sont la cause. »

Que reste-t-il du catholicisme pour ceux qui s'en sont détachés ? « La grande majorité des Français ont encore une expérience intime du catholicisme » à travers les fêtes familiales, les baptêmes, les communions, les mariages. Ces occasions de réunion reculent néanmoins. Les baptêmes, qui concernaient 95 % des bébés dans les années 1960, ne seraient aujourd'hui plus administrés qu'à 30 % d'entre eux. Les communions et confirmations suivent. Les mariages chutent et, parmi eux, la part des mariages religieux aussi.

Le seul rite qui perdure encore majoritairement (à 70 %) est celui des obsèques religieuses. Mais pour combien de temps ? « Leur heure de vérité est arrivée, anticipe Guillaume Cuchet. Le décrochage religieux est en bonne partie générationnel, dû aux baby-boomers, qui s'approchent de l'âge de mourir. Il métonnerait qu'on soit encore à ce taux d'obsèques religieuses dans trente ans. »

Yann Raison du Cleuziou s'interroge ainsi sur le sort des objets de piété domestiques : « Que fait-on désormais des crucifix, par exemple, au moment des successions des grands-parents ? Ces objets étaient des sortes d'antennes-relais. Ils constituaient un système de signes qui faisait exister un monde parallèle supérieur à la réalité ordinaire et qui en déterminait le sens. Aujourd'hui, ils se désactivent. On démantèle tout un système de communication. »

Au sein du « devenir minoritaire » du catholicisme français, le recul n'est pas uniforme. Dans son livre *Une contre-révolution catholique. Aux origines de la Manif pour tous* (Seuil, 2019), Yann Raison du Cleuziou a montré que les catholiques qu'il qualifie de plus « observants » – très attachés aux pratiques rituelles et aux formes cultuelles – sont ceux qui sont le mieux parvenus à transmettre leur foi à leurs descendants. « La foi perdure là où sa transmission est privatisée, où elle repose sur un savoir-faire familial. Et donc aussi sur des solidarités de classes sociales », résume le sociologue. Avec le risque, souligne Guillaume Cuchet, que le catholicisme « devienne une religion de classe, une sorte d'anglicanisme ».

En revanche, dans les univers sociaux où les familles s'en remettaient aux institutions – paroisse, école, patronage – pour la transmission, « la foi s'est effondrée », explique Yann Raison du Cleuziou. Conséquence, dans ce contexte de fin du catholicisme majoritaire, « ceux qui durent sont ceux qui se vivaient comme une minorité au sein du catholicisme ». On notera qu'un apport demeure aujourd'hui largement « impensé », celui des immigrés catholiques. Cette population « invisibilisée » apporte

avec elle sa propre religiosité, qui fait la part belle à « une très forte dévotion mariale et au culte des saints ».

Cet effacement n'a pas pour autant fait disparaître l'Église catholique du débat public. « Dans un monde d'agnosticisme politique généralisé, ces communautés demeurent des foyers d'interprétation, de réflexion sur les problèmes de la société et d'action, souligne Philippe Portier. L'Église est capable de produire des textes sur les migrants, la bioéthique, la fraternité, qui contribuent à nourrir le débat public. »

## LE FOSSÉ S'ACCROÏT

Mais a-t-elle fait la paix avec la modernité, qu'elle a tant mise en accusation au XIX<sup>e</sup> siècle ? « L'expression "signes des temps", qui a émergé au concile Vatican II, désignait ce qui, dans la culture moderne, "fait signe", parle aux catholiques, explique l'historien Denis Pelletier, coauteur, avec Jean-Louis Schlegel, d'*A la gauche du Christ. Les chrétiens de gauche en France de 1945 à nos jours* (Seuil, 2012). C'est une pensée de la rencontre entre les univers traditionnels et modernes. Puis cette notion a été retournée par Jean Paul II et les signes des temps sont devenus des signes de crise. »

Ces dernières décennies, le fossé s'est creusé avec le système de valeurs des sociétés occidentales, qui ont profondément modifié leurs législations dans les domaines familial, bioéthique – au grand dam, le plus souvent, de l'Église catholique. Même si le pape François tente de relativiser la place prise par ces questions dans le discours catholique, celles-ci demeurent sensibles. Dernier exemple en date, le Vatican vient de protester officiellement auprès de la diplomatie italienne contre un projet de loi visant à lutter contre les discriminations et l'incitation à la violence contre les homosexuels, les transgenres et les handicapés, au motif que cela limiterait l'exercice de la liberté de conscience dans les écoles catholiques. Ces questions sont également au cœur de la réflexion imposée par les laïcs à l'Église allemande sur des sujets – qui font frémir à Rome – tels que la sexualité, la place des femmes, le célibat des prêtres, les couples homosexuels...

Les ressources du catholicisme se trouvent-elles ailleurs que dans ses terres d'implantation ancienne en Europe ? Dans certaines régions du monde, il con-

naît en effet des zones de dynamisme. « En Afrique, explique ainsi Philippe Portier, de 1965 au début des années 2000, le christianisme est passé de 25 % à 46 % de la population. Cette augmentation porte le catholicisme comme les évangéliques. Il y a aussi des foyers de développement en Asie, comme en Corée ou en Inde. »

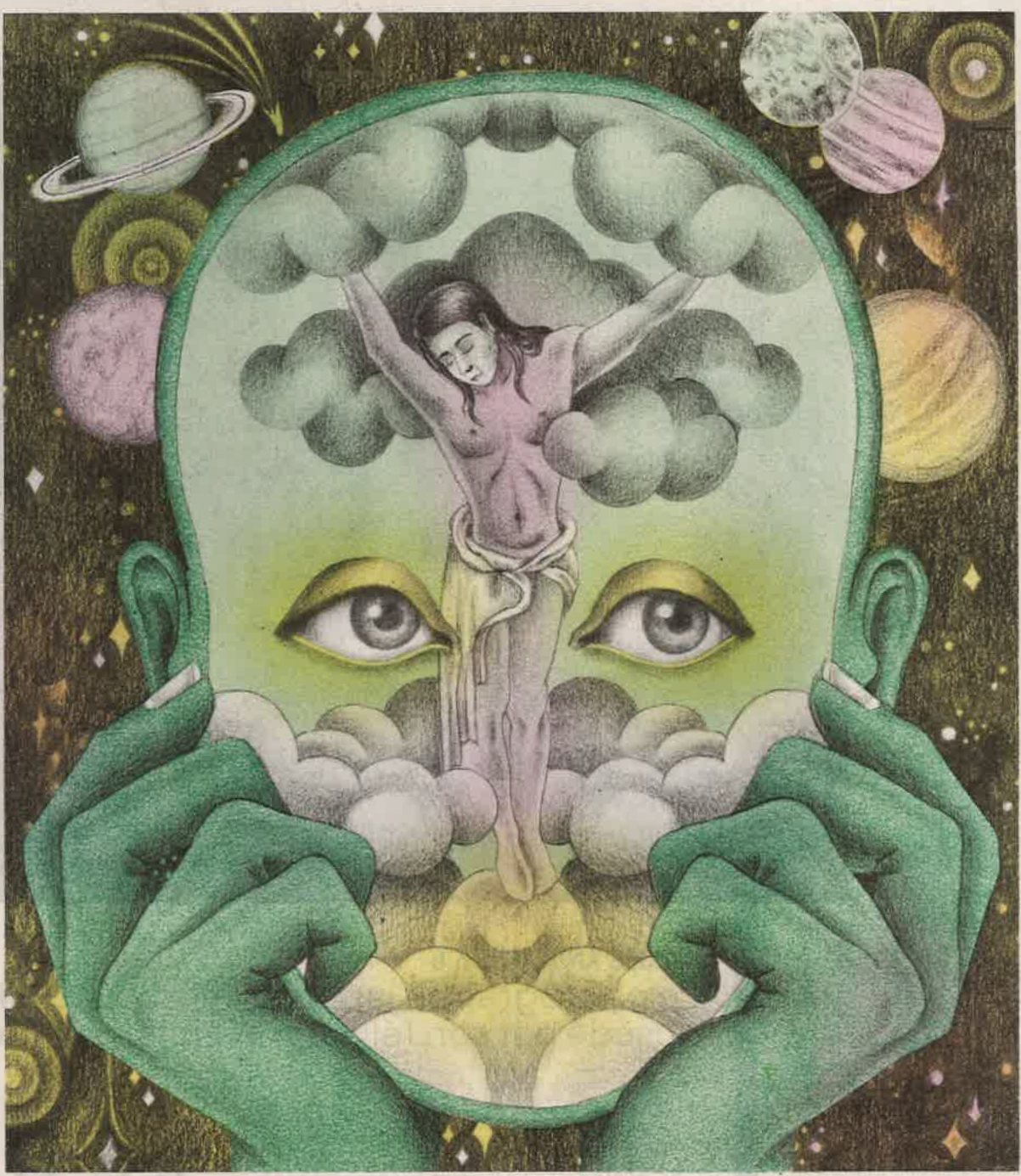
Mais cette mondialisation pose à son tour des défis spécifiques au catholicisme, dont le nom veut pourtant dire « universel ». « L'Église est confrontée dans les territoires où elle est présente à une pluralité de compréhension de la foi » qui s'exprime à travers des théologies ou des approches rituelles particulières, relève Philippe Portier. Le pape François essaie de donner des cadres pour gérer cette diversité, en particulier à travers la démarche synodale.

Cela ne va pas sans tension. Lors du synode consacré à l'Amazonie, en octobre 2019, à Rome, des opposants au pape argentin avaient dérobé, dans l'église où elles avaient été placées, des statuettes représentant la Pachamama, la Terre-Mère de la tradition andine, et les avaient jetées dans le Tibre. Ils accusaient François d'avoir fait acte d'« idolâtrie » lors d'une cérémonie dans les jardins du Vatican en présence de figurines de la Pachamama.

Cette pluralité constitue une difficulté particulière pour le catholicisme, dans lequel « la notion d'Église est chargée d'une dimension théologique particulière qui n'existe pas dans d'autres traditions » à prétention universelle, remarque Denis Pelletier : l'unité est indispensable à cette institution religieuse. En outre, cette Église est « construite autour de la centralité de Rome ». « Pendant mille cinq cents ans, l'histoire s'est construite autour de l'Europe, avec une vocation majoritaire. Or, aujourd'hui, si l'on met à part l'Amérique latine, là où l'Église catholique est la plus dynamique, elle est minoritaire. Ecclésiologiquement, ce n'est pas sans conséquence. Cela pose notamment le problème de l'articulation entre religion et politique. » ■

CÉCILE CHAMBRAUD

FIN



CHRISTELLE ENAULT

**« DANS LES TERRITOIRES OÙ ELLE EST PRÉSENTE, L'ÉGLISE EST CONFRONTÉE À UNE PLURALITÉ DE COMPRÉHENSION DE LA FOI »**

PHILIPPE PORTIER  
historien et sociologue